

Sonja Altherr

# Kinshasa en noir et blanc



Éditions Alpha Delta

Sonja Altherr

Kinshasa en noir et blanc  
Notes et fausses notes

Éditions Alpha Delta  
2025

## Toi, mon passé

Toi, mon passé, je t'ai rangé au fond d'un tiroir soigneusement refermé. Accessible mais presque oublié, pour me permettre de vivre, d'avancer.

Une fois, je l'ai entrouvert pour te raconter à d'autres mais tu étais si éloigné de leurs réalités. Mieux valait te conserver dans le noir, garder le silence, pour me fondre dans la masse.

C'est seulement avec Tshanda, mon fils qui a vécu une part de ce passé, que nous t'évoquons, sans retenue, sans honte, en riant, en pleurant. Nous te partageons, lui et moi. Le temps a passé. La maladie est venue. J'ai décidé de te raconter. De te parler, de me parler, de nous parler. Mon passé, tu es singulier, hors du commun, triste, drôle et si destructeur.

Je vais évoquer la jeune fille, née et grandie à Berne, en Suisse, dans un monde qui très tôt l'a étouffée. Elle a quitté le nid familial. Elle était rebelle, voulait voir le monde, changer le cours de sa vie. Naïve, certes, mais dotée d'une grande volonté et d'un cœur aussi gros que comme le poing.

L'amour, elle l'a rencontré à Genève, où elle vivait depuis quelques années et étudiait la musique. Il était là, beau, distant, inabordable, avec une voix merveilleuse. Ils ont chanté ensemble une première fois, elle était si intimidée face à cet homme. Un homme à la peau sombre, magnifique, comme un prince noir sans trône et sans sourire. Elle s'est juré de lui rendre son sourire et son trône.

Il l'a emmenée chez lui, au Zaïre, à Kinshasa où il était un musicien reconnu. Il a ouvert à la jeune fille de dix-neuf ans les portes d'un monde nouveau, insoupçonné. Ce bref séjour africain a bouleversé leurs vies mais, surtout et à jamais, celle de la jeune femme. Ils se sont mariés en 1993, à Genève. Leur enfant est venu au monde trois ans plus tard. Deux années encore et ils ont osé le grand pas : s'installer au Zaïre, désormais République démocratique du Congo (RDC).

La violence s'était installée très tôt dans leur couple, comme la guerre bientôt dans son pays. Mais l'amour et leurs projets étaient plus forts que tout.

# Fuir

Il fait épouvantablement chaud cet après-midi au Beach Ngobila, le port fluvial de Kinshasa. Pourtant, nous sommes mi-août mais la fraîcheur de la saison sèche semble déjà prendre congé. Mon petit garçon de deux ans dans les bras, je suis coincée dans cette foule agitée, toutes nationalités confondues. Des hommes, des femmes, des enfants, chacune et chacun avec un petit bagage, toutes et tous avec une semblable inquiétude sur le visage.

Le 26 juillet, quatre jours après mon arrivée à Kinshasa, nous avons fêté en famille les deux ans de notre fils. Une très belle fête, tout le monde était joyeux. Les femmes vêtues de leur plus beau pagne coloré, soigneusement coiffées. Les hommes assis sous les manguiers, une bière fraîche à la main, s'adonnant à des palabres plus ou moins enflammées. Une odeur savoureuse de poulet et de viande de chèvre grillée emplissait la parcelle familiale à Kisenso. Deux femmes pilaient des feuilles de manioc, le timbre enivrant du pilon berçait leur bébé porté dans leur dos. Le monde était paisible, en parfaite harmonie.

Un expat s'agrippe à son attaché-case de cuir noir. La mine grave, il se penche vers moi : « *Essayez à tout prix de prendre ce bateau pour Brazzaville. Ça serait le dernier. J'ai entendu dire que la ville va tomber aujourd'hui encore entre les mains de ces barbares* ». Un seul bateau et bien trop de gens qui tentent de fuir. Au loin retentissent de nouveaux grondements d'armes lourdes.

Et mon mari ? Il nous a plantés là voilà plus d'une demi-heure, me demandant de ne pas bouger, affirmant qu'il allait trouver une place sur le bateau. Nos rêves, nos projets vont-ils prendre fin ici, dans ce port bruyant et sale, au cœur de cette foule ? Voilà trois semaines seulement, nous avions dit au revoir à toi, mon cher papa, comme au reste de la famille, à nos amis, voisins et collègues de travail. Dans la joie, en larmes, excités de pouvoir démarrer notre nouvelle vie en Afrique, tant rêvée depuis des années.

Mon mari me saisit le bras, me sort brutalement de mes pensées : « *Viens vite, j'ai pu négocier une place sur le bateau* ». Il prend le petit sac contenant nos maigres affaires, me tire derrière lui. Nous nous fauflons dans la foule. Tout le monde veut quitter Kinshasa et se mettre à l'abri à Brazzaville. Certains reconnaissent mon mari, vedette de la musique congolaise, et nous facilitent le passage.

Tout près du bateau, les eaux agitées du fleuve Congo. Deux policiers, une femme et un homme, fouillent minutieusement, avec une lenteur quasi provocante, le peu de bagages des gens en fuite. Tout ce qui peut avoir

la moindre valeur est saisi, pillé. C'est pour cela, aussi, que le bateau se remplit seulement au compte-gouttes.

Derrière les policiers, quelques soldats de l'armée congolaise, tenue verte et bottes noires, armés de la traditionnelle kalachnikov usée, d'une autre époque.

Deux d'entre eux tiennent en main des barres de fer, pour maintenir la foule en cas de débordement. Mon mari glisse un billet de 50 dollars à un des soldats, personnage effrayant aux joues creuses et aux yeux rouges, qui fait disparaître le billet dans un sourire forcé à la dentition incomplète.

Pendant ce temps, les policiers fouillent notre petit sac de voyage, vêtements et quelques couches pour notre fils. Pas d'objets de valeur. Ils sont déçus. Mon mari leur glisse un autre billet et ils nous laissent passer.

Mouvement de panique, bousculade et cris. Derrière nous, les gens poussent et commencent à se piétiner. Le soldat aux joues creuses frappe de sa barre de fer la foule en détresse. J'ai juste le temps de poser ma main, tel un casque, sur la tête de Tshanda. La barre de fer frappe mon poignet, le fracasse. Je suis projetée en avant de plusieurs mètres. Garder l'équilibre, surtout ne pas tomber.

La situation se calme peu à peu. Le soldat à la barre de fer nous fait signe d'approcher le bateau. Deux autres soldats, français ceux-là, bien armés, bien nourris, gardent la petite passerelle qui mène sur le navire. Nous devons leur remettre nos passeports. Nous voici enfin

sur le bateau. Depuis le pont du haut, nous avons une vue imprenable sur le port et le chaos qui y règne. C'est effrayant, des gens à perte de vue. Au pied du bateau, les deux policiers poursuivent leur pillage.

Mon poignet a enflé, la douleur vive et douloureuse se fait sentir, maintenant que nous sommes en sécurité. Je sors la dernière banane noircie de notre sac. Je nourris mon fils avec ce fruit jaunâtre, noir, peu ragoûtant, qu'il mange avec appétit.

Le capitaine met en marche les moteurs. Le bateau est encore à moitié vide mais, dans une demi-heure il va faire nuit et il sera bien trop dangereux de traverser le fleuve. À cet instant, les scènes qui se déroulent sous nos yeux deviennent insupportables. Des gens, surtout des hommes, forcent le barrage des policiers et sautent sur le bateau. Des cris, des hurlements. Les soldats usent et abusent de leur barre de fer, frappent les gens, encore et encore.

Certains atterrissent dans l'eau du fleuve. Je ne peux pas voir s'ils arrivent à surnager. Les gens se bousculent, des femmes jettent leurs enfants dans des bras tendus depuis le bateau, essayant de sauter à leur tour, mais le navire est déjà trop éloigné de la rive. Elles ne parviennent pas à rejoindre leurs enfants. Cris déchirants des mères, pleurs désespérés des enfants. Désordre et détresse indescriptibles.

Nuit complète. Un silence absolu pèse sur ce bateau beaucoup trop chargé. Je ne peux pas bouger d'un centimètre. Entassés, toutes et tous, côte à côte, corps à



corps, on peut à peine respirer dans cette lourde atmosphère. Les policiers, les soldats ont disparu. Au loin, le bruit sourd des armes lourdes, les combats qui s'approchent de la ville. Je sens battre mon cœur jusque dans mon poignet devenu bleu.

Les hommes du pont supérieur, et avec eux mon mari, sont allés voir le capitaine pour le supplier de réaccoster. Même si tout le monde a envie de sauver sa peau, il n'est pas possible de partir dans de telles conditions. Le capitaine hausse les épaules. Réaccoster avec le courant du fleuve prendrait du temps. Nous ne pourrions repartir.

Terriblement fatiguée, si fragile, j'ai soif. Dans les bras de son père, Tshanda semble trouver notre excursion nocturne fort intéressante. Il est curieux de tout. Quelle chance d'avoir un enfant si facile.

Au loin, les puissants projecteurs de Brazzaville s'allument, les soldats français tentant d'éclairer au mieux les eaux en colère du fleuve Congo, faible lueur sur les rapides et les tourbillons. Le bruit des moteurs du bateau déchire le silence pesant de la nuit. Nous démarrons. Que Dieu soit avec nous.

À mon papa, Kinshasa, 21 août 1998

## Exil

Des boîtes en plastique, des boîtes en plastique de toutes les tailles, toutes les formes imaginables et inimaginables, dotées de couvercles de couleurs vives, qui font penser à des jouets pour enfants. Autour de moi, devant moi, à côté de moi des boîtes et d'autres ustensiles en plastique, qui semblent indispensables dans une vraie cuisine suisse. Tout autour de moi des boîtes, des louches, des pinces, des cuillères de service, des gobelets ainsi que des femmes, bavardes, excitées devant tant de plastique. Et puis, il y a moi. Je souris, absente, mais sourire aux lèvres. Je tripote un ascenseur de cornichons en plastique opaque qui retient un peu mon attention. Je tire inlassablement dessus pour le relâcher ensuite. Un mouvement mécanique, comme ce sourire sur mes lèvres, pour cacher mon profond mal-être au milieu de toutes ces femmes.

Des femmes à une Tupperware Party, rien de plus normal ; des femmes qui me ressemblent, blanches de peau, cheveux lisses ou légèrement bouclés. Nous parlons la même langue et à part mon attèle autour de mon poignet, rien ne me différencie, je semble être l'une d'elles.

Pourtant, ici en Suisse, dans mon pays, je me sens si étrangère, seule, pas du tout à ma place.

Presque deux mois maintenant que notre petite famille est rapatriée en raison de la guerre à Kinshasa. J'ose à présent, contrairement aux premiers jours, sortir, me mêler doucement aux gens. Ce sentiment de honte, d'avoir tout raté, d'avoir lamentablement échoué dans mon projet d'expatriation, s'estompe peu à peu. Néanmoins cette impression horrible ne me quitte pas : le monde n'a pas le droit de tourner comme si rien ne s'était passé. Les cris des femmes au port, les pleurs des enfants, les détonations des armes, la peur, le désespoir me hantent encore.

Tout en tirant une énième fois sur mon ascenseur de cornichons, je me souviens comme nous avons débarqué au port de Brazzaville, après une traversée du fleuve extrêmement risquée dans la nuit africaine, tant obscure. Je me rappelle comme nous nous sommes fait encercler par des soldats français armés jusqu'aux dents, entassés comme du bétail sur l'embarcadère du port de Brazzaville.

Pendant que les soldats appelaient les ressortissants européens un par un à l'aide des passeports préalablement ramassés, des gens s'évanouissaient autour de nous. La soif, la peur, le trop-plein d'émotions ont eu raison de certains. Impossible de s'asseoir par manque de place, nous nous tenions debout le mieux possible. Une ambiance très lourde, malgré un grand nombre de personnes, le silence régnait. Parfois, on pouvait entendre les pleurs d'un enfant ou le sanglot d'un adulte.

L'évacuation des réfugiés ne se faisait que très péniblement, lentement. Sur des camions militaires, les gens étaient acheminés vers le Centre culturel français. Comme la Suisse ne fait pas partie de l'Union européenne, Tshanda et moi prenons notre mal en patience.

Lorsque quelques soldats ont distribué des berlingots avec de l'eau, il n'y en avait pas assez et nous devons nous partager un litre d'eau tiède avec une autre famille, qui elle avait trois enfants. Nous avons partagé le liquide précieux entre les quatre enfants. Tshanda a bu sa part à une vitesse record.

Après une éternité, nous avons pu finalement monter sur un camion de l'armée française. Je me rappelle de m'être posé la question comment l'armée française pouvait avoir autant de matériel dans son ancienne colonie. Je me souviens de la légère bruine de saison sèche qui s'abat sur nous pendant le trajet, je me souviens de ce vide dans ma tête, de mon poignet enflé. Je me rappelle notre arrivée au Centre culturel, du «xième» contrôle de passeport, de la remarque déplacée du soldat français sur la Suisse et sa non-appartenance à l'UE.

Et puis, les rations militaires et les bouteilles d'eau distribuées à l'entrée de la salle polyvalente. Une salle nue aux murs impeccablement blancs, trop éclairée, le sol tapissé de matelas emballés dans du plastique, réservés aux femmes et aux enfants. Nous avons été séparés des hommes hébergés dans la salle de cinéma. J'ai réussi à attraper un matelas plastifié, une vraie bataille entre femmes, on se les arrachait presque. J'ai posé mon pagne bleu préféré sur le plastique et y ai installé mon

fil. Je l'ai nourri d'un ragoût de bœuf aux carottes dans une barquette en aluminium. Pour des raisons de sécurité évidentes, nous n'avions pas le droit de les chauffer avec le petit réchaud prévu à cet effet.

Nous avons mangé en silence. Tshanda était ravi de manger le petit bout de fromage et les biscottes en guise de dessert et me laissait volontiers le chocolat noir.

Au moment où j'essayais de faire dormir mon enfant dans cette salle éclairée au néon, un militaire s'est planté à la porte de la salle polyvalente du Centre culturel français en criant: «*Il reste quelques places dans l'avion qui part pour Paris cette nuit, les premiers qui se présentent peuvent embarquer*». Préalablement, en arrivant au Centre, je n'avais pas obtenu de places pour ce vol, les gens étaient prêts à tuer pour s'assurer un siège.

Sans réfléchir une seconde de plus, j'ai attrapé mon fils, le pagne bleu et le petit sac de voyage. Je me suis précipité dans la salle de cinéma en hurlant le nom de mon mari et dans l'instant qui a suivi, nous nous sommes retrouvés sur un véhicule militaire, cette fois-ci en direction de l'aéroport international Maya-Maya de Brazzaville.

L'avion d'Air France était déjà bien rempli, des visages fatigués, agacés de cette attente supplémentaire. On nous a attribué deux sièges, Tshanda allait voyager sur nos genoux, pas de problèmes. Le vol était agité, énormément de turbulences. Le ciel était dans le même état que mon esprit, torturé, meurtri.

Je sursaute, une main se pose doucement sur mon épaule. Je vois le visage souriant et bienveillant de Rita, la voisine de mon père, l'hôte de cette Tupperware Party : « *Je peux ?* » Elle montre l'ascenseur de cornichons qui est toujours entre mes mains. Je lui tends l'objet en plastique, me sens comme une élève inattentive, rattrapée par un prof. Rita m'a invitée à cet évènement pour me changer les idées, une intention très gentille. Je me lève, je regarde les différentes cuillères et louches posées sur la commode, j'essaie de montrer de l'intérêt, de fournir des efforts, mais mes pensées s'évadent, encore.

Roissy-Charles-de-Gaulle, après une nuit agitée, emplies de pensées douloureuses, nous voilà à Paris au petit matin. L'avion a atterri en douceur. Les passagers, les traits tirés, épuisés, sont amenés à l'écart des regards des curieux. Nous sommes attendus, accueillis par des employés très bienveillants de l'aéroport, mais également par des officiels. Des gens en costume assis derrière des tables, installées pour l'occasion, avec des panneaux et des drapeaux de différents pays en ce dimanche matin.

Nous regardons autour de nous, pas de drapeau suisse, aucun représentant de l'ambassade de mon pays. Nous nous dirigeons vers le stand d'information improvisé. Une dame au sourire professionnel nous tend une carte de téléphone et le numéro d'urgence de l'ambassade de Suisse. Depuis une cabine téléphonique, nous appelons le numéro indiqué. Le Consul qui réceptionne l'appel semble un peu confus. Il n'est au courant de rien, ni de la situation au Congo, ni de notre évacuation. Il nous promet de passer au plus vite à l'aéroport.

## Les mots de Tshanda

Maman, le jour où tu mourras, mon histoire va disparaître avec toi. Ces quelques mots maladroits sont un cri du cœur lancé vers toi, resplendissante femme d'à peine cinquante ans, à qui je souhaite de longues années de vie et de bonheur, avec la maladie, malgré la maladie.

Cette histoire, ton histoire, mon histoire, si belle, si particulière et si douloureuse parfois, cette histoire entremêlée, hors du commun, méritait d'être racontée. Avant tout par toi et pour toi, mais aussi pour moi, pour mes futurs enfants et pour les lecteurs sensibles à cette incroyable aventure.

Je veux ici te remercier, maman, de t'être attelée à cette tâche immense et parfois si douloureuse. Des heures devant ton ordinateur à transcrire fidèlement tes souvenirs et les lettres que tu adressais à mon grand-père ou à tes proches. Des heures à fouiller dans tes anciens agendas pour rester fidèle à la chronologie des événements. Des heures de discussion avec moi, pour partager et parfois confronter nos propres souvenirs.

Merci, maman, d'avoir raconté notre histoire avec tant de sincérité et de générosité.

Tshanda, février 2025

## Liens internet

Dans ce livre, Sonja Altherr évoque plusieurs événements musicaux, filmés et diffusés sur différentes chaînes de télévision, en Afrique ou en Europe, à commencer par la publicité de Bébé Rico qui a donné à Tshanda, cinq ans à peine, une immense notoriété. Cette soudaine gloire lui a permis de se produire dans d'immenses concerts et de répondre à nombre d'interviews.

En 2002, Tshanda, ses parents et toute leur troupe de musiciens et danseurs ont été invités en direct à la Télévision Suisse Romande, pendant près d'une heure, dans la célèbre émission « Zigzag Café », reprise le soir-même par TV5 Monde et diffusée dans toute l'Afrique.

Tshanda vit aujourd'hui en Suisse, où il a succédé à sa maman, empêchée par la maladie de poursuivre son métier de professeur de musique. Mais Tshanda n'a pas oublié ses origines congolaises. À Paris et à Kinshasa, il vient d'enregistrer plusieurs clips, écoutés en ligne par des milliers de fans.

Tous ces documents sont accessibles grâce aux liens figurant sur le site des Éditions Alpha Delta, par ce QR Code ou à l'adresse internet ci-dessous



[www.editions-alpha-delta.com/kinshasa-liens](http://www.editions-alpha-delta.com/kinshasa-liens)



## Brève chronologie congolaise

**30 juin 1960** : Le Congo belge accède à l'indépendance.

**17 janvier 1961** : Patrice Lumumba est assassiné sur ordre du commandant en chef des armées, Joseph-Désiré Mobutu.

**24 novembre 1965** : Joseph-Désiré Mobutu Sese Seko s'empare du pouvoir lors d'un coup d'État.

**Avril 1990** : Une nouvelle Constitution est adoptée. Plus de 200 partis politiques voient le jour.

**17 mai 1997** : Entrée triomphante de l'AFDL à Kinshasa. Laurent-Désiré Kabila s'autoproclame Président.

**2 août 1998** : Reprise de la guerre des « Banyamulenge ».

**17 au 19 août 1998** : Le barrage d'Inga est pris par les troupes rwandaises. La ville de Kinshasa est plongée dans le noir.

**22 août 1998** : Infiltration des rebelles à l'est de Kinshasa. Ils sont neutralisés par les Kinois. De nombreux assaillants sont brûlés vifs.

**16 janvier 2001** : Laurent-Désiré Kabila est assassiné par son garde du corps.

**24 janvier 2001** : L'Assemblée constituante proclame Laurent-Désiré Kabila héros national. Son fils, Joseph Kabila, lui succède.

**25 février au 19 avril 2002** : Dialogue inter-congolais à Sun City (Afrique du Sud). Accord global et partage du pouvoir.

**30 juin 2003** : Formation du gouvernement de transition (« 4+1 »).

**28 mars 2004** : Tentative de coup d'État contre Joseph Kabila.

**Juin 2004** : Résurgence de nouveaux seigneurs de guerre.

**27 novembre 2006** : La Cour Suprême déclare Joseph Kabila vainqueur de l'élection présidentielle dont l'entre-deux tours avait été marqué par des violences à Kinshasa.

# Table des matières

Toi, mon passé	3
Fuir	5
Exil	10
Une fenêtre sur la vie	17
Douane	23
Congo Containers	26
Enfant soldat	30
<i>Liwa, ozali moyibi</i>	36
Lettre à mon mari	39
Fête nationale	42
Rue Busumelo	45
Premiers concerts	48
Enregistrements	51
Kinoiseries	54
Sortie du dimanche	58
École française	63
Je suis prof	66
Chez les Blancs	69
Laurent-Désiré Kabila	72
Peur	74
Mon cher fils	77
Bébé Rico	82
Phénomène Rico	85
Le Président	89
Des nouvelles	93

Ambassadeur des droits de l'enfant	98
Stade des Martyrs	100
Chez le Roi	106
Concert sous haute tension	113
Beauté incarnée	119
FESPAM	123
4 + 1	130
Rentrée scolaire	135
Avenue Zinnias	140
4 + 1 = 0	144
Ville morte	153
Bac à lauréates et lauréats	159
Addis-Abeba	166
Affaire 2 millions	172
<i>Sikoyo ngai</i>	179
Pensées douloureuses	183
Non-retour	188
Un monde parfait	193
Lettre à moi	197
Maladie	199
Remerciements	202
Les mots de Tshanda	204
Liens internet	205
Brève chronologie congolaise	206

# Kinshasa en noir et blanc

Sonja Altherr

C'est l'histoire d'une jeune femme, Sonja, qui épouse en Suisse un musicien congolais et donne naissance à leur enfant métis, Tshanda. En noir et blanc, comme des notes de musique et leurs sangs mêlés, la famille s'installe à Kinshasa, entre guerres à répétition, instabilité politique et misère ordinaire.



Leur vie est faite de peur et d'espoir. Aux côtés de son mari, la blonde Sonja est déjà une chanteuse reconnue lorsque Tshanda, cinq ans, devient une superstar de la chanson congolaise, héros de toute une nation, reçu par le Président lui-même.

En 2008, Sonja revient en Suisse avec son fils. Elle est atteinte d'une maladie qui lui fait perdre progressivement l'ouïe.

Ce récit puise dans la correspondance adressée par l'auteur, au jour le jour, à son père et à ses amis.



Découvrez notre  
nouvelle collection.

[www.editions-alpha-delta.com](http://www.editions-alpha-delta.com)

15€

